

qu'un talent sublime qui se devait à la vertu se soit bassement prostitué au crime. Au pied de votre statue, quelle est la pensée du citoyen et de l'étranger lorsqu'il se voit entouré de malheureux dont l'aspect lui montre la misère, et dont la voix plaintive sollicite un modique secours? N'est-ce pas comme s'ils disaient : VOIS ET SOULAGE LE MAL QUE CET HOMME DE BRONZE NOUS A FAIT? ÉLEVEZ DES STATUES AUX GRANDS HOMMES DE VOTRE NATION, ET L'ON Y CHERCHERA LA VÔTRE. Mais il n'y a qu'un homme et qu'une statue dans toutes les contrées soumises à la tyrannie. Là, le bronze parle, et le marbre dit : PEUPLES, APPRENEZ QUE JE SUIS TOUT, ET QUE VOUS N'ÊTES RIEN. Et qu'on me pardonne cet écart; l'écrivain serait trop à plaindre, s'il ne se livrait pas quelquefois au sentiment qui l'opprime.

iv.
État actuel
des Danois
aux Indes.

Lorsque le privilège de la compagnie expira le 12 avril 1772, il lui fut accordé un nouvel octroi, mais pour vingt ans seulement. On mit même quelques restrictions aux faveurs dont elle avait joui.

A l'exception du commerce de la Chine, qui reste toujours exclusif, les mers des Indes sont ouvertes à tous les citoyens et à l'étranger qui voudra s'intéresser dans leurs entreprises. Mais, pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires construits dans quelqu'un des ports du royaume; embarquer dans chaque vaisseau pour 13,500 livres au moins de marchandises de

manufactures nationales; payer à la compagnie 67 livres 10 sous par last, ou deux pour cent de la valeur de la cargaison au départ, et huit pour cent au retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de quatre pour cent pour les productions d'Asie, et de deux pour cent pour celles d'Europe, dans tous les établissemens danois.

La compagnie était autrefois exempte des droits établis sur ce qui sert à la construction, à l'approvisionnement des vaisseaux. On l'a privée d'une franchise qui entraînait trop d'inconvénients. Elle reçoit, en dédommagement, 67 livres 10 sous par last, et 13 livres 10 sous pour chacune des personnes qui forment l'équipage de ses bâtimens. On l'oblige, d'un autre côté, à exporter sur chacun de ses navires expédiés pour l'Inde 13,500 livres de marchandises fabriquées dans le royaume, et 18,000 livres sur chacun des navires destinés pour la Chine.

Les droits anciennement différens pour les productions de l'Asie qui se consumaient en Danemark, ou qui passaient à l'étranger, sont actuellement les mêmes. Toutes, sans égard pour leur destination, doivent deux pour cent. Le gouvernement a voulu aussi rester l'arbitre des frais de douane que les soieries et les cafés destinés pour l'état seraient obligés de supporter. Cette réserve a pour but l'intérêt des îles de l'Amérique et des manufactures nationales.

Le roi a renoncé à l'usage où il était de placer tous les ans dans le commerce de la compagnie la somme d'environ 100,000 livres, dont il lui revenait communément un profit de vingt pour cent. Pour le dédommager de ce sacrifice, il sera versé dans sa caisse particulière 22,500 l. lorsque ce corps n'expédiera qu'un vaisseau, 36,000 liv. lorsqu'il en fera partir deux, et 45,000 liv. lorsqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

Sous l'ancien régime il suffisait d'être propriétaire d'une action pour avoir droit de suffrage dans les assemblées générales. Pour trois actions on avait deux voix, trois pour cinq, et ainsi dans la même proportion jusqu'à douze voix, nombre qu'on ne pouvait jamais passer, quel que fût l'intérêt qu'on eût dans les fonds de la compagnie. Mais il était permis de voter pour les absens ou les étrangers, pourvu qu'on portât leur procuration. Il arrivait de là qu'un petit nombre de négocians domiciliés à Copenhague se rendaient les maîtres de toutes les délibérations. On a remédié à ce désordre en réduisant à trois le nombre des voix qu'on pourrait avoir, soit pour soi-même, soit par commission.

Telles sont les vues nouvelles qui distinguent le nouvel octroi de ceux qui l'avaient précédé. L'exemple du ministère a influé sur la conduite des intéressés, qui ont fait aussi quelques changemens remarquables dans leur administration.

La distinction du fonds constant et du fonds

roulant réduisait la compagnie à un état précaire, puisqu'on était libre de retirer, après chaque voyage, le dernier qui servait de base aux opérations. Pour donner au corps une meilleure constitution, ces deux intérêts ont été confondus. Désormais les actionnaires ne pourront, jusqu'à la fin de l'octroi, revendiquer aucune portion de leur capital. Ceux d'entre eux qui, pour quelque raison que ce puisse être, voudront diminuer leurs risques, seront réduits à vendre leurs actions, comme cela se pratique partout ailleurs.

A l'expiration du dernier octroi, la compagnie avait un fonds de 11,906,059 livres, partagé en seize cents actions d'environ 7,425 liv. chacune. Le prix de l'action était évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont si bornées. On a remédié à cet inconvénient en divisant une action en trois; de sorte qu'il y en a maintenant quatre mille huit cents dont le prix, pour plus de sûreté, n'a été porté sur les livres qu'à 2,250 liv. Ce changement en doit rendre l'achat et la vente plus faciles, en augmenter la circulation et la valeur.

Le projet d'élever les établissemens danois dans l'Inde à plus de prospérité qu'ils n'en avaient eu a occupé ensuite les esprits. Pour réussir, il a été réglé qu'on y laisserait constamment 2,250,000 l., en y comprenant leur valeur estimée 900,000 liv. Les bénéfices qu'on pourra faire avec ces fonds pendant dix ans resteront en augmentation de

capital, sans qu'on puisse en faire des répartitions.

La compagnie avait contracté l'habitude d'accorder, sur hypothèque, aux acheteurs un crédit de plusieurs années. Cette facilité l'obligeait elle-même d'emprunter souvent des sommes considérables à Amsterdam ou à Copenhague. On s'est vivement élevé contre une pratique inconnue aux nations rivales. Il eût été peut-être dangereux d'y renoncer entièrement; mais on l'a renfermée dans des bornes assez étroites pour prévenir toute défiance.

Depuis 1772 jusqu'en 1784, la compagnie expédia cinquante-deux vaisseaux, et le commerce particulier quarante-deux. Outre quelques marchandises de peu de valeur, les premiers portaient neuf millions de rixdalers, ou 40,500,000 livres, et les seconds trois millions, ou 13,500,000 liv. Dans les douze années le bénéfice net des cargaisons envoyées ou des cargaisons reçues ne s'éleva qu'à 5,068,000 rixdalers, ou à 422,000 rixdalers, 11,899,000 livres par an; mais il devait s'accroître à l'arrivée des dix bâtimens partis qui n'étaient pas encore de retour.

Les corps privilégiés établis en Danemark avaient toujours exercé les droits, toujours supporté les frais de souveraineté dans les comptoirs de la nation formés aux Indes. En 1777, ces colonies sortirent des liens du monopole pour passer dans les mains du gouvernement. Cette admi-

nistration est si bornée, qu'elle ne saurait exiger ni de grands frais, ni beaucoup de soins.

Tout à la Chine s'opéra sans la moindre intervention de la politique ou de la force. Le thé que les Danois y chargeaient, et qu'ils introduisaient clandestinement dans les îles britanniques, était pour eux l'occasion d'un gain considérable. Depuis que ce débouché leur est fermé, les opérations de leur commerce sont diminuées de moitié, et l'on ne prévoit pas quel objet pourra remplir ce grand vide.

Les îles de Nicobar s'étendent depuis le cinquième jusqu'au dixième degré de latitude septentrionale. Elles dominent également le détroit de Malacca et le golfe de Bengale. Des baies très-multipliées y offrent un abri sûr aux navires assaillis par la tempête dans ces parages orageux. Leurs habitans, grands, bien faits, robustes, ont généralement le maintien noble et une contenance grave. Si, comme on le pense assez généralement, le sang malais coule dans leurs veines, il faut qu'il se soit bien épuré. Les actes de férocité et de perfidie que se sont trop souvent permis les navigateurs que le vent a poussés sur leurs rivages ne les ont rendus ni cruels, ni traîtres. C'est toujours avec candeur et bonne foi que, pour quelques aunes de mauvaise toile, pour quelques grossiers outils de fer, ils livrent leur bois, leurs noix de coco, leurs fruits, leurs cochons et leurs volailles, leurs seules richesses.

Aucune nation européenne n'avait songé à former d'établissement dans un archipel si misérable, lorsqu'en 1779, Bolts, qui commandait un vaisseau autrichien, s'avisait de lever le drapeau impérial sur la plus grande, la plus fertile, la plus peuplée des îles, sur celle qui a le meilleur port. Cette prise de possession fut traitée d'usurpation par le Danemark, qui peu d'années auparavant avait jeté deux ou trois missionnaires dans le même lieu pour y prêcher la foi chrétienne. Ces prétentions opposées n'auront très-certainement aucune suite. Il est impossible que les deux puissances ne comprennent qu'un comptoir où l'on ne trouverait rien à vendre et rien à acheter serait mal placé, et par conséquent ruineux.

Presqu'à leur arrivée aux Indes, les Danois placèrent une loge à Chinchura, que le voisinage d'Ougly pouvait rendre très-rapidement florissante. Ils se montrèrent sur les bords du Gange, en disparurent, et n'y firent voir de nouveau leur pavillon qu'en 1755. Leur projet était d'occuper Bankibasar, qui avait appartenu à la compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siècle, traversa leurs vues, et les obligea de fonder Frédéric-Nagor de l'autre côté du fleuve. Là, comme les autres nations européennes, et plus encore que les autres nations, ils reçoivent la loi de l'Anglais, devenu le maître du Bengale; difficilement obtiennent-ils quelques marchandises de la première ou même de la se-

conde main. Leur rôle le plus ordinaire est de voiturer dans nos régions les vols faits en Asie par leurs oppresseurs.

La position des Danois au Malabar n'eut jamais rien d'humiliant ou de dangereux. Coleschey, le seul établissement qu'ils y aient formé, est heureusement placé dans le Travancor, état peuplé, fertile, sagement administré, où les lois sont en vigueur, et dont depuis long-temps la paix n'a pas été troublée. Cependant ils n'en ont annuellement tiré qu'une soixantaine de milliers de poivre, quoique le pays leur en offrit une beaucoup plus grande quantité, et que le nord de l'Europe leur en demandât beaucoup davantage. Cette épicerie n'est pas portée directement en Danemark; elle va grossir les cargaisons qui lui viennent de Tranquebar, la plus ancienne et la plus importante de ses colonies dans l'Indostan.

Quoique favorablement situé à l'embouchure du Caveri, c'était un lieu ignoré avant que les Danois en fussent devenus propriétaires pour un tribut annuel de deux mille pagodes, ou de seize à dix-sept mille livres. On l'entoura de murailles, on lui donna la forteresse de Danebourg, et il se vit en état de braver toutes les forces de l'Asie, d'arrêter même quelques jours une armée européenne. Cette précaution, nécessaire dans une région où les invasions et les révolutions sont comme journalières, attira ceux des Indiens voisins qui avaient le plus d'inquiétude pour leur vie ou pour

leur fortune. D'autres, plus éloignés, ne tardèrent pas à les joindre. Leur nombre fut surtout augmenté durant les guerres que les Anglais, les Français et les Hollandais eurent entre eux ou avec les puissances du pays.

La place compte maintenant vingt mille habitants, Européens, Mahométans ou Indiens. Elle a une église catholique pour les Portugais qui y étaient anciennement établis, ou qui avec le temps s'y sont réfugiés; deux temples pour ceux des naturels qui ont embrassé le luthéranisme; une mosquée pour les musulmans, et cinq pagodes pour les adorateurs de Brama. Son territoire, qui n'a pas trois lieues de circonférence, renferme quinze aldées ou villages, dont le plus considérable, nommé Botjaven, peut contenir dix à douze mille âmes.

La culture, la pêche, le cabotage, occupent quelques-uns de ces bonnes gens. La plupart sont employés à fabriquer, à peindre, à imprimer des toiles. Entre ces manufactures, la plus importante est celle des mouchoirs. Ils ont bien l'éclat de ceux qui sortent des ateliers de Masulipatnam et de Paliacate, mais ils n'en ont pas la durée.

Les travaux languirent long-temps à Tranquebar, parce qu'on y était hors d'état de faire aux tisserands et aux marchands les avancés usitées généralement dans cette région. On a remédié à ce désordre sans que les affaires aient acquis une grande extension. La position locale du Dane-

mark, le génie de ses peuples, son degré de puissance relative, tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes. Ses provinces sont-elles assez riches pour fournir les sommes nécessaires aux grandes spéculations? ou les étrangers livreront-ils leurs capitaux à une association soumise aux caprices, exposée aux vexations d'une autorité illimitée? Il est dans la nature du gouvernement despotique de rompre les liens qui doivent unir les nations; et quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la confiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts; et le pouvoir arbitraire est incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute sûreté.

Le projet formé en 1728, de transférer de Copenhague à Altena le siège du commerce avec l'Asie, pouvait bien procurer quelques avantages; mais il ne levait aucun des obstacles qu'on vient d'exposer. Ainsi nous ne craignons pas de dire que l'Angleterre et la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'opposant à cet arrangement domestique d'une puissance libre et indépendante.

Celui qui prend quelque intérêt au genre humain, celui qui ne porte pas au-dedans de lui-même l'âme étroite d'un moine, pour qui l'enceinte de sa prison claustrale est tout, et le reste de l'univers n'est rien, peut-il concevoir quelque chose de plus absurde et de plus cruel que cette infâme jalousie des grandes puissances, que cet horrible abus de leurs forces pour empêcher les

états faibles d'améliorer leur condition? Le particulier qui se proposerait au milieu de sa nation le rôle qu'elles font au milieu des autres nations serait le plus exécration des malfaiteurs. Anglais, Français, Hollandais, Espagnols, Allemands, voici le motif honnête pour lequel vous prenez les armes les uns contre les autres, pour lequel vous vous entr'égorgez : c'est pour savoir à qui d'entre vous resteront le privilège exclusif de la tyrannie et le monopole du bonheur. Je n'ignore pas que vous colorez ce projet atroce du prétexte de pourvoir à votre sécurité; mais comment peut-on vous en croire lorsqu'on ne vous voit mettre aucun terme à votre ambition, et que plus vous êtes puissans, plus vous êtes impérieux? Vous n'exigez pas seulement tout ce qu'il est de votre intérêt particulier d'obtenir, votre orgueil va quelquefois jusqu'à demander ce qu'il serait honteux d'accorder. Vous ne pensez pas qu'on n'avilit point un peuple sans de fâcheuses conséquences. Son honneur peut s'endormir pendant quelque temps; mais tôt ou tard il se réveille et se venge; et comme de toutes les injures l'humiliation est la plus offensante, c'est aussi la plus vivement sentie et la plus cruellement vengée.

v.
Établissement d'une
compagnie
des Indes à
Ostende.

Les lumières sur le commerce et sur l'administration, la saine philosophie, qui gagnaient insensiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avaient trouvé des barrières insurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avaient pu pénétrer

à la cour de Vienne, qui ne s'occupait que de projets de guerre et d'agrandissement par la voie des conquêtes. Les Anglais et les Hollandais, attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies et sa marine, lui suscitaient des ennemis dans le continent, et prodiguaient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employait à combattre la France; mais à la paix le luxe d'une couronne rendait à l'autre plus de richesses qu'elle ne lui en avait ôtées par la guerre.

Des états qui par leur étendue rendraient formidable la puissance autrichienne bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations; il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettait d'aspirer à l'opulence, et elle ne savait pas être économe. Avec le luxe et le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageait point l'industrie et les manufactures qui pouvaient fournir à ce goût de dépense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtait ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savans. Les sciences et les arts languissent ensemble partout où n'est point établie la liberté de penser. L'orgueil et l'intolérance de la maison d'Autriche entrete-